

Frédéric Valabrègue

Asthme



Extrait de la publication

Asthme

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA VILLE SANS NOM, 1989

AGRICOLE ET BÉCHAMEL, 1992

LE VERT-CLOS, 1998

Frédéric Valabrègue

Asthme

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002
ISBN : 2-86744-911-1

www.pol-editeur.fr

1 - Une première crise d'asthme à l'âge de dix ans en mai 1962. Ça ne crie pas gare. Il y a un avant et un après. Ma famille vient de s'installer dans une campagne nommée La Louise et située dans la banlieue de Marseille. Une petite sœur, Sophie, est née en mars. La maison est en construction. Ce jour-là, Suzanne, notre grand-mère paternelle, et Louis son compagnon doivent déjeuner avec nous. Je viens de courir. Je sens une oppression. Ça ne circule pas comme d'habitude. Il n'y a plus de fluidité. C'est un écrasement du haut de la poitrine, une rétraction. Je trouve ma mère et ne réussis pas à lui dire quoi que ce soit. Je lui désigne le haut de ma poitrine. Je sens la montée d'un étourdissement. Il faut que, courbé et les mains sur les genoux, je tire de toutes mes forces pour inspirer et expirer. Je me suis mis au travail. Je ne me pose pas la

question de ma mort parce que je sais à peine que je suis né. À un moment, par impatience, je me braque. Je veux arracher ma chemise. Tout me pèse. Même largement défait, mon col est trop près de ma peau. Quoi me garrotte ? Les lacets de mes souliers, les élastiques de mon slip et de mes chaussettes ? Je regarde les murs de ma chambre. Le chien qui approche. Les arbres autour de la maison. Les vitres du voisin d'en face qui vous giflent avec leur lumière. La brillance est l'ennemi. L'apnée provoque un vertige. Tirant sur la caisse, prenant chaque goulée d'air en mâcheur de cailloux, on sent venir la chute. On a peur de dévisser. Je ne veux pas qu'on me touche. Toute approche est une persécution.

Suzanne est arrivée. Elle n'est pas affectueuse. Elle me donne un verre d'eau froide. Le froid circule autour du nœud, de la cravate. L'eau surprend l'occlusion. Elle me dessangle. Mes côtes flottent à nouveau.

Peu après, ça reprend. Tintouin du sifflement, du couinement, du piaulement. Soufflet de forge percé. Suzanne sort d'une trousse de cuir une poire en caoutchouc surmontée d'un bec en verre. Je l'ai vue faire ce geste dix, quinze fois par jour. Elle cale le bec du petit alambic sur ses dents, dans le coin de sa bouche. La nuit, elle presse dans son sommeil la poire posée sur son oreiller jaune de Dyspnée-Inhal. Elle me demande d'aspirer et de retenir mon souffle. La dilatation soudaine occasionne une ivresse. J'ai un tournis d'ivrogne

quand ça se dénoue. J'ai deux flaques de fatigue, deux crachats dans les yeux. Une impression d'anémie. Ou de cet ébranlement qui continue les chocs. Par exemple, quand dans la bagarre on s'est fait bourrer par une grêle de coups et qu'on est resté sans souffle, quand on est mal tombé d'un arbre et qu'on tremble de fatigue.

Je vais vérifier le fonctionnement de la machine. Je descends au fond du jardin. Je grimpe les cinq restantes de La Louise d'une seule traite. Pas la moindre gêne.

C'est une première fois sans lendemain. Je ne me dis rien. Je ne suis pas capable de commentaires.

Il fait beau. Le parfum des fleurs flotte dans la brise. Je pourrais le recopier à la craie sur le tableau. « L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. »

Je redoute ce que le printemps prépare. Dire que le lavandin m'entête est un euphémisme. Dès qu'on dit mimosa, ça me décourage (impossible de manger des œufs mimosa). Maman a fait des œufs mimosa alors que tous les genêts toussotent. Il y a tous ces effluves spasmodiques. Mes frères et moi foulons, touillons sous nos pieds une fermentation d'essences. On vit dans la tisane. On marche dans la tambouille du printemps (Priape couronné d'un bouquet garni).

Il y a cette limpidité et mon écœurement. Ce n'est pas j'aime, j'aime pas. Je ne vais pas mettre un coup de pied dans la chevelure du chèvrefeuille. Je ne vais pas

accuser la façon dont il pince mes sinus. Je le hume, je le flaire. Puis je soupçonne quelque chose de tourné au fond de son parfum. (Quelque chose de tourné : l'ail infusé dans l'huile de la salade cuite. Le lait qui a pris le goût du réfrigérateur.)

Ça agit par rémanence. C'est un long ébranlement. Ça n'est pas du dégoût mais une violence qui sape. Un choc, puis un autre d'année en année. On ne fuit pas. On va dedans pour voir comment ça fait. J'ai le nez dans la fleur du magnolia. Elle m'envoie son sirop, son eau de rose. Je touche sa chair d'endive, son plastique turgide d'où le rose sourd. Quand j'ai repéré son odeur, elle est partout. Je la flaire sur mes doigts. Elle est dans le yoghourt. Je secrète une salive qui me retourne l'estomac.

Je ne sais rien du sexe. Je n'ai pas pensé mettre le mien dans la rose. Celle que je touche a des lèvres. Elle est neuve, nacrée, avec du mouillé dedans.

Mes doigts sont beurrés ou poisseux. Un bourgeon vèle. Je touche ce que sa vulve déplie.

Puis, le soir, l'air change. Il sent la sueur froide.

J'ai ma deuxième crise la nuit du lendemain entre une heure et six heures du matin. L'asthme aura désormais cette ponctualité. Il s'abattra sur moi en mai, poussera ses plus grosses pointes en juillet pour me lâcher en septembre, et ce toutes les nuits. Je n'aurai pas de crises dans la journée et le répit hivernal ne sera jamais troublé.

Heureusement qu'il y a eu cette répétition générale où Suzanne m'a tiré d'affaire... J'ai appris à cette occasion que la rémission peut être instantanée. Il n'y a aucune tristesse. Juste une réquisition de mes forces en vue d'une épreuve assimilable à un combat de chevalerie.

Quelque chose m'arrive. C'est bon à prendre. Je vais en faire mon western.

Il y a un ennemi – chimère et dragon – à terrasser.

C'est sec parce que je m'applique.

Ça ressemble au paysage aride qui nous entoure, à ce dentier qu'est la montagne du Garlaban...

Le sort te met devant une énorme pierre qui obstrue ton horizon, il te confie une lime à ongles et te dit Débrouille-toi. Il y a dans cette situation quelque chose de tellement raide que ça épargne la langueur.

Ça se passera pendant cinq ans selon un scénario identique. Couché vers neuf dix heures, épuisé par les jeux, je m'endors aussitôt. À un moment, mes bribes de rêves s'enrayent. Le signal de l'imminence de la crise est toujours la répétition. Quelque chose ne passe plus dans le fil des images et des mots. Le cours des rêves revient sur lui-même. Ce ressassement me sort du sommeil. Toute la nuit s'est condensée en un seul bâillon qui m'obstrue la bouche. Ce n'est pas le traversin que je suis en train d'avaler mais ce noir gras, ce noir de suie qui maçonne les murs de ma chambre. Alors je me dresse d'un coup. J'entends.

Il y a quelqu'un qui crève, ici.

Ce qui me dresse en sursaut est toujours semblable. Ça coince. Dans le cours des choses, dans leur dilapidation tranquille, dans l'absence de regard sur soi-même, quelque chose ne passe plus, serre ou grippe, donne un tour de vis, puis un autre encore, jusqu'à ce que ça miaule, griffe et crache... Une bagarre de chats dans les poumons...

C'est tout creusé à l'endroit du sternum, défoncé. Un torse concave. La poitrine est prise dans un étau, une crampe. Je n'arrive pas à appeler mes parents. Aphone. Il faut que je tire le bras d'un de mes frères. Il entend mes râles. Il allume. Cela me blesse encore. Mes joues sont creusées par l'effort de l'aspiration ou de l'expiration. Cette dernière est la plus pénible. L'air que je réussis à faire entrer pèse et m'obstrue. Mes cernes descendent sur mes joues creuses. Je ne veux pas me voir dans les yeux des parents. Je veux juste lutter seconde après seconde pour faire rentrer, faire sortir. Un filet, un tout petit filet d'air avare. Qui se densifie en un caillot, me reste sur les poumons. Je vais survivre sur cette parcimonie, ce tarissement.

Ça ne se passe pas ainsi. La lumière allumée me révèle un étranger, mon propre corps que je réintègre peu à peu. Le mourant, c'est lui. J'entends mes propres râles que je ne discernais pas dans le noir. Ce sont les regards posés sur moi qui accusent mon état. Ce sont la lumière et les yeux de mon entourage qui

m'obligent à le considérer. Je n'éprouve aucune inquiétude pour moi-même. L'angoisse brute n'est doublée d'aucun tracas. Je n'éprouve ni alarme ni pitié. Ça m'est impossible. Le drame entre dans la pièce avec le regard de maman. Elle me regarde avec douleur. Moi, tant que je suis dans la mêlée, je ne pense pas que c'est grave. Ça n'est pas plus grave que d'être. Je ne m'applique qu'à une seule volonté : frayer un chemin au souffle à travers l'obstruction.

Combien de fois l'hallucination que ça commence quand on allume la lumière, que ça démarre quand on me découvre !

On ne peut pas comparer la façon dont un adulte et un enfant acceptent la maladie. Plus un homme vieillit et plus il est cramponné, vissé à l'existence. Dans la maladie et la mort, un enfant a la dignité de l'animal. Il a si peu construit, possédé. Il est si peu attaché...

Ça commence par un cauchemar qui se met à faire du surplace, un cauchemar aussi banal que la métaphore du disque rayé qui le décrit. Je suis dans la rue. J'entends mon prénom. Il est passé en coup de vent. J'ai froid. Je ne me retourne pas. J'enfonce mon cou dans mes épaules. Je fais le gros dos à cet appel. Je fuis. Je l'entends encore une fois, au-dessus du bruit des moteurs et des coups de klaxon. Cette voix qui me hèle, c'est du secours, du rappel, une ampoule descendue dans le noir de la cave, une échelle de corde lancée dans le froid de la crevasse.

Qui me secoue dans le sommeil? Quel ami oublié m'appelle?

(Seigneur, tu m'as appelé, me voici!)

Chaque fois que ma mère ou l'oncle Jean viendra s'asseoir sur une chaise à côté de mon lit (impossible de supporter que l'un des deux pose ne serait-ce que la moitié d'une fesse sur le rebord de mon lit : ce serait décupler ma sensation d'étouffement : même le drap est insupportable), je ressentirai un effroi et un soulagement. Effroi devant mon état révélé par leur compassion, soulagement d'entendre un souffle qui prend le relais de celui qui me manque...

Jusqu'à deux trois heures du matin, je me bats seul. Ensuite, l'un des deux s'assoit à côté de ma tête de lit et me veille jusqu'à quatre ou cinq heures. Je reste à nouveau seul jusqu'au matin. La venue du jour signifie la décélération de la crise. Exténué, j'ai toujours murmuré merci. (Je glisse un regard de gratitude entre les persiennes et remercie la fraîcheur.)

Le diagnostic est évident. Suzanne l'a prononcé. On m'emmène, rue Thiers, chez un spécialiste qui n'aimerait pas qu'on le fasse à sa place. Il n'est pas payé pour qu'on précède son savoir...

Au début de l'entretien avec le spécialiste, ma mère a prononcé le mot d'asthme et ce dernier a répondu : On va voir ça...

Nous sommes une infériorité. Dès le paillason, Odette et moi sommes minoritaires. Nous avons baissé

la tête en entrant dans son cabinet. Nous la relèverons quand on en sera sorti.

Cet homme a l'allure, la stature, la gravité du chef : directeur de banque, proviseur ou M. Thiers. Avant d'être le médecin, c'est l'autorité. Rien n'annonce en lui la consolation. Rien n'avance le bienfait...

Je ne veux pas être soigné par quelqu'un qui tient cette position. Maman et moi avons tapé à la mauvaise porte. Ce médecin est incapable de regarder Frédéric. Quand il m'a regardé, j'ai failli me retourner, comme s'il y avait quelqu'un derrière moi. Quand il m'a regardé, j'ai baissé les yeux sur ma poitrine. J'ai regardé mon corps. C'est la machine qu'il regarde. Il déshabille mes entrailles.

Il écoute mon souffle. Je suis certain qu'il n'entend rien. Mon pouls pas plus. Ses doigts blancs enfoncés dans mon ventre, il n'a rien senti.

Je me suis fermé. Dès que j'ai senti que c'est quelqu'un qui pourrait engueuler maman, j'ai plié bagage. J'ai tout rentré, ravalé, recouvert. Je ne lui laisserai pas le plus petit symptôme.

Les manifestations extérieures de ma maladie, je les donne à mes proches ou à ceux en qui j'ai confiance. C'est mon air de piano à moi, pour les repas d'anniversaire, ma récitation à moi, mon compliment.

Il a parlé d'un asthme infantile qui passerait avec la puberté. J'ai haï, précisément haï les deux mots de cet énoncé parasitant ou encombrant la force et l'étrangeté

du premier diagnostic, celui de Suzanne. J'ai détesté qu'il puisse flanquer Asthme des mots « infantile » et « puberté ». Puberté, ça n'est pas un mot, c'est un furoncle.

L'illisibilité obligatoire de l'écriture-médecin que seul le pharmacien déchiffre : l'artifice est tellement gros...

Le mot d'asthme prononcé depuis quelques jours est maintenant certifié. Je crois que je ne le prononce pas. Ce sont mes parents et en général les adultes qui nomment. Moi, je ne nomme pas ma maladie.

J'entends bien que le mot d'asthme imite la strangulation, que c'est de l'indicible, un bloc d'indicible fracturé.

(La diphtongue marque l'endroit de la fracture : nous disons « asme ». La présence du t, dans le dictionnaire de médecine de mes parents – celui même où nous découvrons l'anatomie du sexe à travers la description des maladies vénériennes – me reste en travers de la gorge. Je ne dirai jamais « dyspnée », mais, inversant l'ordre des consonnes : « dyspnée ». J'efface le t, j'efface le s. Selon la même logique d'effacement de la fracture, je dirai peuneu, traînant sur les eu, indiquant par là que je ne veux pas associer le souffle à ce raté, cette bousculade devant une porte.)

Rabotant, polissant le mot – je le veux lisse – j'irai d'asthme à asme, d'asme à âme (un souffle à l'âme, un vibron, un petit serpent m'a coché l'âme...).

Mes frères et moi disons asthme en nous tordant la bouche. C'est comique. C'est un énorme chewing-gum. C'est un morceau de viande fibreuse qu'on a beau mastiquer, il ne se déchirera pas. On tourne dans notre bouche cette viande noire qui sent la carne.

On dit asthme en grimaçant la bouche pleine, comme on dit Auschwitz. On est là, avec notre gros chewing-gum obstruant : A os, os cheu, cheu witz...

Le spécialiste m'ordonne de la théophylline, médicament dont l'efficacité reste faible et qui présente l'inconvénient de réveiller les nerfs et d'exciter l'organisme jusqu'à ajouter, à la crise d'asthme, une autre de tachycardie. Chaque fois qu'enfant je ferai remarquer cet inconvénient à un médecin, il me répondra que non. Un non sans frais. Impossible de m'ordonner du Dyspnée-Inhal trop dangereux pour mon âge. En 1962, la pharmacopée de l'asthme est inexistante. Si, dans mon cas, la question du médicament adéquat n'est pas creusée, c'est parce que la médecine table sur le caractère provisoire de ma maladie dont le point final doit être la puberté.

Quand le stéthoscope de M. Thiers s'est posé sur ma poitrine et qu'il m'a demandé de respirer, j'ai fait le désolé. Plus le moindre échantillon en magasin. Pas envie de faire la démonstration...

Puis j'ai vu dans les yeux d'Odette qu'on avait besoin d'indices et de preuves. Qu'il en fallait un peu.

Je me suis mis à appeler... J'ai demandé à Asthme de venir en ami...

J'ai mis du mien.

Asthme ne s'est pas fait attendre. Il est à portée de souffle, si je veux le forcer.

Il est à portée d'esprit et d'autosuggestion.

Il a amené de quoi; il s'est mis à siffloter gentiment.

(L'évoquer, même sans intention de se plaindre, le fait accourir en dimension réduite, l'amène à fournir ses preuves et m'oblige, moi, à conclure que j'en fais trop.)

Maman a amené un simulateur chez le toubib.

(Tout Marseille vit dans la mythologie du toubib. Marseille se prend pour la capitale mondiale de la médecine.

La fierté du Marseillais quand il annonce : On vient du monde entier pour se faire soigner ici.

La réputation des chefs de service dans les hôpitaux est aussi grande que celle des footballeurs. On dit Le professeur Untel avec un air de respectabilité et d'admiration qui en fait un héros.)

Il y a l'asthme et il y a sa contrefaçon, son imitation dont le comédien que je suis est capable.

Je me suis d'abord claquemuré devant le spécialiste. Puis quand maman me l'a demandé, j'ai fait venir, en chien de cirque.

Qu'est-ce que c'est que ce truc dont je peux souffrir et faire semblant de souffrir? Dont je peux sortir à la commande l'apparence?

Ce sont des pouvoirs spéciaux ?

J'ai un habitant. J'ai dans le haut de la poitrine un habitant qui me ressemble. Il est transparent et gélatineux comme les bébés geckos ou les portées de loirs roses et gris aux yeux bridés qu'on trouve dans la paille des matelas.

J'accueille, j'abrite un lémurien aux yeux jaunes qu'on appelle le Aïe-aïe-aïe.

J'ai rencontré une bête lente aux mitaines rembourrées, une bête précautionneuse et qui avance en vacillant. On l'appelle caméléon et la blague raconte qu'un tissu écossais la surmène et l'épuise.

Le spécialiste n'a pas souri devant ma capacité à rameuter un symptôme. Il ne m'a pas adressé un gros clin d'œil complice ni ne s'est exclamé : Je t'ai vu ! Dommage. Ça m'aurait fait du bien. Il ne s'est pas étonné que ça puisse venir sur demande. Il cherchait un symptôme, il l'a eu. Et s'il m'en avait demandé un autre ? (Tire-lui ta langue noire ! Fais-lui les yeux blancs ! Montre lui tes pupilles carrées de bouc !)

J'ai un rôle tout prêt au fond du tiroir.

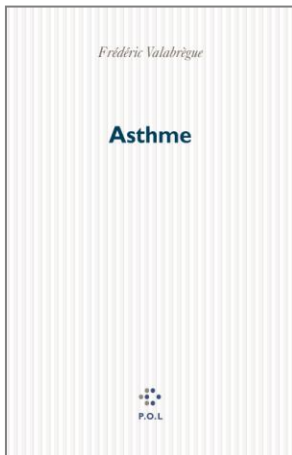
Le spécialiste a été incapable de formuler la seule hypothèse plausible, en tout cas la seule que j'agréé : je suis envoûté, « marabouté ». Il ne l'a pas dit : je suis habité par une étrangère. J'ai attrapé l'asthme de Suzanne. J'ai cherché à capter l'énergie et l'allure particulières de celle que tout désignait comme la personnalité marquante de mon entourage. J'ai voulu

m'emparer des attributs de sa personnalité. J'ai voulu la trousse de cuir rouge au zip doré. J'ai voulu la poire en caoutchouc rouge brique brunie par la pression de sa main. J'ai désiré le petit alambic de verre.

Je ne peux malheureusement pas raconter au spécialiste ce qui se passe dans une cour de récréation : il ne me croira pas. Il a oublié. Si je lui dis qu'il y a des corps entiers qui se transportent dans d'autres et que nous assistons à cela tous les jours, il dira que je délire. Pourtant, rien n'est plus simple que de le constater. Hier, tout ce qui faisait la matière de Cédric est entré dans le corps de Mathieu. C'est devenu un crabe vide. N'importe qui peut voir ton faux ami s'atteler à te soutirer ton charme et ta grâce. Tu as pour toi un beau geste qui te signe et voilà que ton faux ami te le soutire. Tu vois ton fluide t'échapper et passer dans son corps. L'aspiration est inévitable. Comme il y a des capteurs d'héritage, il y a la captation des tics. Les élèves convoitent et envient les tiqueurs. Quand deux tiqueurs sont particulièrement amis, ils s'échangent leur petite tare. Ainsi le couple inséparable clignement de l'œil et convulsion du nez viennent-ils d'échanger leur attribut. L'exemple le plus célèbre est celui du bégaiement. Mais il n'y a pas que lui qui s'attrape. Il y a des vulgarités qui se passent comme la grippe : le mollard, par exemple. Tu veux racler ta gorge, former ton paquet de glaire et le cracher-souffler, la joue bien ronde, avec l'exacte partition de sonorités qui convien-

Achévé d'imprimer en septembre 2002
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1791
N° d'imprimeur : 022142
Dépôt légal : octobre 2002

Imprimé en France



Frédéric Valabrègue
Asthme

Cette édition électronique du livre
Asthme de FRÉDÉRIC VALABRÈGUE
a été réalisée le 20 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782867449116 - Numéro d'édition : 2644).
Code Sodis : N46425 - ISBN : 9782818009673
Numéro d'édition : 230875.